

Yeux fertiles

Number 87, Fall 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14702ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2000). Review of [Yeux fertiles]. *Moebius*, (87), 121–130.

MYRIAM CLICHE

Les peintures de forêt

L'Oie de Cravan, 45 p.

Il n'y a pas de pénurie de poésie au Québec. Nous sommes gâtés. En fait, nous apprenons petit à petit à vivre sous le régime d'une abondance qu'il ne faudrait pas décrier trop vite. Une toute jeune littérature comme la nôtre mérite beaucoup plus de considération que de critiques. Enfin, séparer le bon grain de l'ivraie est une procédure naturelle à laquelle aucune littérature ne peut se dérober. Mais il faut également fréquenter les talentueux de tout acabit pour réellement sentir battre le pouls de cette vivacité imaginative qui nourrit d'influences les timorés de service tout en allumant ici et là des feux de repère, des petits phares audacieux, malmenant la nuit et ses alliés maladroits.

L'Oie de Cravan, maison d'édition qui publie de la poésie, des livres d'art, et même des rééditions de livres de recettes – *Comment faire son alcool soi-même (!)* –, s'est imposée, depuis quelques années, comme une espèce de baromètre culturel annonçant les talents tels des vents bénéfiques venant secouer notre horizon subventionné.

Avec peu de moyens, cette maison d'édition réussit à mettre sur le marché des livres d'une facture impeccable, d'une beauté toute contemporaine et d'une originalité tout en nuance. Bref, s'il fallait résumer en un mot ce qui nous frappe devant de telles réussites plastiques, il nous faudrait parler d'élégance. Non pas d'une élégance surannée, défraîchie, mais plutôt d'une élégance à la française, respectueuse et sobre tout en étant actuelle.

Nous aimons ces livres toujours uniques, agréables au toucher comme à l'œil et qui, habituellement, nous réservent le même genre de surprise quant à leur contenu.

Myriam Cliche en est à son quatrième recueil à L'Oie de Cravan. Nous n'avons pas lu ses précédents livres, quoique ce dernier opus de madame Cliche nous ait persuadé d'y aller voir de plus près.

Les peintures de forêt est un recueil classique. C'est-à-dire qu'il assemble diverses bonnes pièces sans chercher à tout prix à créer des sous-sections, des subdivisions thématiques ou un ordre forcé dans la présentation. Voilà donc une vingtaine de poèmes (18 pour être plus précis) alignés les uns à la suite des

autres, tout simplement, et rassemblés sous un titre qui se veut néanmoins fédérateur. Car, en effet, nous découvrons à la lecture de ces textes une peinture expérimentée à l'affût de bribes de souvenirs personnels, de mythes urbains et de portraits ludiques.

C'est en quelque sorte une espèce de journal poétique dont on n'aurait gardé que certaines pièces. Un journal poétique écrit par une enfant observatrice, émerveillée et critique. Plusieurs poèmes viennent d'ailleurs souligner la complémentarité et l'originalité des perceptions enfantines, tel ce poème *La boxe*: «Une mère et son enfant parlent de la boxe. / La mère dit: / – C'est quand même un beau mot, boxeur. / L'enfant dit: / – Je trouve que les gants sont beaux aussi.»

Nous nous rapprochons parfois même de la comptine pour enfants, par exemple avec le poème *Petite coccinelle*, sans en ressentir pourtant de la gêne due à une coupure de ton. C'est que l'art de Myriam Cliche est habile. Baignés dans une simplicité sincère qui évite toute affectation, les poèmes de ce recueil distillent également un parfum de joie de vivre particulièrement rare dans la production poétique actuelle, et ce, sans aucunement verser dans la mièvrerie de sous-sol d'église. Non, vous retrouverez cette espèce de joie de vivre critique, de mouvement d'allégresse retenue qui caractérisaient par exemple un film comme *Everyone Say I Love You* de Woody Allen.

Émaillés de considérations existentielles, les poèmes ne cèdent pourtant pas à la tentation des profondeurs du désespoir. De toute façon, tout doit mourir, comme l'indique l'épigraphe de Kerouac de fin de recueil: «*those birds sitting / out there on the fence / they're all going to die*», et ce rappel de notre mortalité n'entraîne pas ici des angoisses effilochées par des grattements d'ongles. Non. Il apparaît plutôt, ici et là, une sérénité naïve qui suggère quelque chose comme une résignation enjouée permettant l'expression de la peur, d'angoisses occasionnelles ou d'un refus du mysticisme, par exemple dans *Je n'irai jamais dans la forêt*, mais sans jamais nuire à la propagation d'un optimisme critique, créatif et rieur.

Sont-ce des poèmes en prose ou de la prose poétique? Enfin, ces catégories ne veulent plus rien dire aujourd'hui quoiqu'elles permettent une certaine saisie des préférences esthétiques du poète. Les métaphores chez Cliche, bien que savoureuses lorsqu'elles se présentent, ne sont pas traquées

sans cesse. On ne fait pas de battues aux truffes, de chasse au gros gibier dans ces pages. Prime ici une poésie figurative, qui pourrait s'apparenter, si l'on faisait référence à la bande dessinée, à l'école de la ligne claire dont Hergé avait été l'instigateur.

Du poème *Lalou Godow* présentant un personnage voyageur jusqu'aux statistiques faisant référence au temps que prendra l'érosion du rocher Percé dans *L'avenir du rocher Percé*, Myriam Cliche nous fait aussi visiter le Québec telle une paysagiste naïve maniant par contre le pinceau sans trembler, avec une assurance heureuse qui teinte ses voyages éclairés d'une couleur amusante.

Certes, par contre, ce ne sont pas qu'amusements que nous rencontrons sous la couverture de ce mince recueil, une voix toute modelée nous y fait part de ses aises et ce serait bien réducteur de n'en retenir que notre plaisir de lecture en conclusion. Laissons plutôt la poète clore en nous dévoilant ses motivations à écrire dans *Voici les miennes*. «Découvrez une part de mes motivations à écrire! / [...] / car sous les dehors de la facilité / se cache une ouverture / que je ne saisis pas toujours / qui va pourtant son chemin / et quand les phrases ont fini d'osciller / entre le grotesque et le mystère / quand elles vont croquer dans la réalité sincère/elles aboutissent dans vos mains / et si vous le voulez / pour longtemps encore / je soufflerai sur les pissenlits du bon sens / (comme la fille du *Petit Larousse*)».

Bertrand Laverdure

JEAN-PAUL DESBIENS

Ainsi donc... Journal 1998-1999

Les éditions Logiques, 2000, 411 p.

À propos de la dernière livraison du journal de Jean-Paul Desbiens, alias le frère Untel, intitulée *Ainsi donc*, qui vient de paraître aux éditions Logiques.

Cher auteur-d'un-journal-intime,

Problem is, I don't know how to say *diarist* in French! *Diariste* et surtout *diariste* sont ridicules, parce qu'ils évoquent la diarrhée, ce qui peut correspondre à la vérité par-

fois, mais pas toujours. On a Gide, on a Green, on a Léautaud, on a eu Stendhal, Montaigne et les frères Goncourt. On a maintenant le frère Untel! On a de plus un trou dans la langue française, et pas de mot pour vous désigner, à quoi peut rien rimer cette bouffonnerie, d'être carrément innommable?

Il y a bien sûr du Julien Green en vous, du moins me retrouvé-je, comme un voyeur à l'affût, avec le même sentiment d'attendre que la petite dame d'en face, qui est si bien tournée et tout, entrouvre ses rideaux pour qu'enfin le spectacle commence: mais je reste sur ma faim, votre tenture m'étant un mur. Et pourtant nous sommes vieux tous les deux! Je vous écoute, et soudainement j'entends les murmures du temps jadis, de stupéfiants échos des succès à la mode du temps de ma jeunesse vraiment folle à lier.

Il faut quand même un sacré culot pour se donner Jean Guilton pour maître, et du même souffle se moquer de Jacques Lacan! Mais c'est ainsi que les *diaristes* se déculotent en public, et c'est pour cela que nous les lisons avec plaisir! On peut toujours mine de rien reluquer leurs dessous. J'éprouvais le même malaise à l'égard de Green, fort entiché de Maritain, le triste paysan de la Garonne, une amitié bien particulière. Je farfouille dans votre index, là où vous abattez vos cartes, je reconnais les noms de vos amis, des inconnus pour vos lecteurs, et puis les noms de vos grands répondants. Guilton, Jean-Paul II, Jünger, Montaigne, Pascal, Rahner. Je note avec une jubilation toute freudienne, pour ne pas dire lacanienne, que vous orthographiez Vaugeois, *Veaugeois*, et que ce lapsus a échappé à tous vos correcteurs! Plutôt reconfortant, hé, hé... peut-être pas si folle que ça, lalangue?

Comment par contre expliquer l'absence dans cet index du plus grand de tous vos répondants, Jésus de Nazareth? S'agirait-il d'un malotru à tenir éloigné de la bonne compagnie? Un Jésus refoulé? Il faut reconnaître que l'on ne saurait se fier les yeux fermés à votre répertoire sans connaître au préalable le coefficient d'importance des noms qui s'y trouvent mentionnés. Celui de Céline, par exemple, étonnerait! Je ne parle pas de Céline Dion, celle qui n'a pas de voix et glapit, je parle de votre *alter ego*, l'écrivain autrefois maudit. Le reflet de votre *ego* que vous travestissez parfois encore sous une soutane et un rabat, ou encore un collet romain. Céline ne se serait aucunement porté garant du frère Untel, naturellement, mais il aurait salué en lui le hors-la-loi,

le transgresseur, le bougonneur, l'autre, le pas-fin, le gars toujours en beau maudit, le héros national, le fantôme qui hante tous les matins que le bon Dieu amène la barre du jour de Saint-Augustin-de-Desmaures, quand tout fin seul il rend grâce pour le silence et l'absence radicale de ses frères humains, eux qu'il supporte avec tant de grincements de dents!

Que faire des deux têtes de ce siamois qu'est *Jean-Paul Untel*? Je dirais: séparer *Jean-Jacques de Rousseau*!! Jeter Guitton dans un cul-de-basse-fosse, accorder la plus grande attention à messire Céline, le hors-la-loi, le transgresseur, celui qu'on a forcé à s'exiler au royaume pourri du Danemark, après la guerre, pour avoir manqué de respect à ceux qui se considéraient comme ses maîtres, Céline qui finit ses jours à Saint-Augustin-de-Meudon, près de Paris, très incapable de supporter la présence de ses frères humains mais tolérant sa ribambelle de félins, de quoi terroriser votre volière de petits oiseaux.

Ni Maritain, ni Guitton, oh la barbe, au pilon ces vieilles perruques de vieilles corneilles, donnez-nous plutôt de vrais oiseaux de proie, aux serres acérées, au bec crochu, et puis avec des ailes pour qu'ils volent tout là-haut sans l'aide du Saint-Esprit, merci quand même. Je ne m'habituerai jamais à leur croassement. Des milliers de médiocres ont paraphrasé les maîtres à *dé-penser* que sont Guitton et compagnie, de quoi éreinter sérieusement la librairie européenne des siècles interminables durant, de même que nos patiences. Foin de cette engeance, Seigneur! Nous manquons tellement d'hommes capables de s'écrier *Non serviam*!

Pour mille Guitton don daine, un seul Céline. Pour des myriades de biblistes à la manque, un seul Bernard Dubourg. À quoi pensiez-vous donc, durant les heures interminables de vos retraites annuelles, ce temps perdu à enrager sous la mauvaise haleine de radoteurs inaptés à autre chose qu'au rabâchage de bêtises multiséculaires, biblistes hors d'état de lire la Bible dans le texte qui est le sien, à quoi donc songiez-vous, dans votre for intérieur, sinon à ce Céline qu'est Dubourg, membre émérite de la Confrérie des frères Untel? Que serait un journal pleinement *insolent*? Le vôtre par exemple? Il faut le deviner, on peut le soupçonner dans le fatras de vos idées reçues. Reçues, j'entends venues de cet ailleurs dont la désuétude conditionne notre accès à la si rare liberté, la vraie, pas celle du Québec libre, soyons sérieux, celle du sujet de la parole en nous, avec l'obligation qui nous

est faite de ne pas *croire* ce qu'on nous dit, sous aucun prétexte, avant d'avoir soumis la parole de l'autre à la pierre de touche de la vérité.

Des fois je me dis, en vous lisant, que vous nous repassez les énormités sidérales de votre foi, parce qu'elles menacent votre métabolisme spirituel. C'est vrai parce que maman me l'a dit! Mon père est plus fort que l'tien! Oh mon Dieu nous en sommes tous là, faut pas croire, votre serviteur le premier! Ce qu'on nous a gavés, quand même, tous autant que nous sommes. Quand c'était pas l'Église, c'était la politique. Existe-t-il une issue de secours?

Pensez donc! Payette, Janette, Denise par-ci, et plus personne par-là. Trudeau par-ci, Lévesque par-là. Boubou le Grand, par-ci, Boubou le Petit, par-là. Alexandre, César, Napoléon, Jean-Paul II, la galerie des enfoirés à perpète, Staline, Hitler, Mao, le défilé du Grand Cirque des Illusions! Reste Céline, qui dit non. Il en faut! Reste Dubourg, qui dit non, et joint le geste à la parole.

Pas facile d'abriter en soi à la fois Platon *et* Aristote, Abélard *et* Bernard de Clairvaux, un chevalier cathare *et* le grand maître de la Sainte Inquisition, les coutures en craqueraient à bien moins, c'est forcé. J'entends vos coutures péter dans l'aube, je me demande en quoi Bernard Dubourg a bien pu infléchir vos pensées sur la Bible, sur sa langue et sur les empotés qui la commentent à l'aveuglette. Je sens que vous vous agrippez, de peur de basculer dans la fosse aux lions, mais arrivez-vous vraiment à croire toujours à votre baratin, je dis, depuis Dubourg? Je repense à toutes les horreurs de l'Église pour quoi le pape demande comiquement pardon, personne n'étant plus là pour lui pardonner, et je me dis qu'il devrait demander pardon pour avoir trahi les Saintes Écritures depuis deux mille ans, rien que ça, pour commencer. Pour la montagne de fatras déposée lourdement sur le texte hébreu, sa dénaturation à l'aide de fantômes meurtriers. Pourquoi demander pardon aux autres?

Demande de pardon bien ordonnée ne commence-t-elle pas par les siens? Malédiction à l'Occident, pour avoir enfanté ce monstre d'Augustin. Savez-vous bien que l'Église a persécuté jusqu'à Thomas d'Aquin, qui décéda désespéré? Pardon à Luther, qui lisait la Bible dans son texte hébreu! Pardon à Jan Hus, brûlé vif malgré son sauf-conduit conciliaire! Pardon au milliard d'hindous dont le pape vient d'encourager l'ethnocide en appelant à leur conversion tous les gentils

chrétiens du monde! Je vous lis, je m'insurge! Le complexe de la croisade! Au secours!

Mais j'y insiste: que serait donc un journal vraiment *intime*, sans pose ni précautions de lettré, mettons celui du frère Untel?

Car il reste quelque chose du frère Untel, debout dans l'aube qui fin seul imagine les choses qu'il nous cache, derrière sa peur bleue. Je constate votre peur, je la connais *intimement*, elle est le plus petit commun dénominateur de ma race, et explique le succès des aboyeurs de la foire aux calamités. Le frère Untel, sans rabat ni soutane, le sait fort bien, aussi n'ose-t-il jamais s'aventurer tout nu dans la tourmente. D'où son respect pour ce casse-cou de Céline, et les heures qu'il gaspille à lire les bonimenteurs de foire. Les deux ensemble, cela donne évidemment ce qui s'appelle bon gré mal gré Jean-Paul Desbiens, par convention, et un constant divorce en la demeure, le frère tirant à hue, son hôte respectable tirant à dia. Qu'on se console, il y eut aussi du Gavroche en Céline, personne n'est parfait. Mais ce que dit Dubourg est troublant à l'extrême, et brille hélas par son absence.

Je vous écoute réciter les litanies de vos idées reçues, j'entends l'écho de celles que les ânes de ma jeunesse brayaient du haut de la chaire ou de l'estrade de leur classe, leurs vociférations qui me plongeaient dans la stupeur de la révolte et l'effroi d'être à leur merci, tout nu et sans défense. Je retrouve aujourd'hui ces braiments à la télévision, multipliés par un million, je sens quelque chose de moi-même en votre journal, en votre souffrance, en votre indignation, en votre déchirement inachevé, inachevable, telle étant votre destinée. Il y a quelque chose de Saint-Exupéry en vous, qui l'emporte sur le côté Céline, la détermination de faire mine jusqu'à la fin des temps que les sacs de l'Aéropostale ont l'importance qui justifie le sacrifice d'un pilote, dans le ciel noir de la Patagonie. Des sacs bourrés de prospectus, de comptes à payer, de cartes de Noël. Voilà ce qu'on attend des hommes, quand on s'appelle *pape* ou *führer*, *grand timonier* ou *petit père des peuples*.

Vous protestez contre les cent millions de disques vendus par une paumée qui se couvrirait de ridicule dans le dernier rôle du plus facile des opéras comiques. L'UNESCO, la couronnant, aurait-elle donc perdu la boule? À moins qu'elle ne flatte servilement le populo, si facile en somme à bâter? Cette idée loufoque, qu'elle puisse posséder ce qui s'appelle une voix, ne fut-elle pas, rataplan plan plan, gravée dans

la tête du peuple comme autrefois le dogme de l'Immaculée Conception? Pourquoi, devant deux bêtises, ne pas vous dresser contre *les deux*?

Je n'ignore pourtant pas qu'il nous faut une béquille, Dieu sait qu'autrement la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue, je sais, je sais cela, comme tout le monde. Je me demande du coup si votre succès ne tient pas en bonne partie à votre côté *Humpty Dumpty*, juché comme je vous vois sur la clôture et risquant fort de terminer vos jours en hommelette, sous le souffle du moindre vent folâtre imprudemment. Le peuple est fort capable de repérer celui qui joue à la roulette russe, et de ne pas confondre Untel avec Son Éminence, Émile, cardinal Léger, ça non, vraiment pas le moins du monde. Il sait aussi des tas de choses, le peuple, depuis le temps qu'on lui fait voir la lune en plein midi. Seulement voilà, son cœur balance, entre Trudeau et pis Ti-Poil, entre Maurice et Charbonneau, entre le petit maire Drapeau et le trop grand général, entre Félix *and our dearest Céline*. Entre Untel et Desbiens...

Je vous trouverais sans trop trop me forcer de vrais airs de famille avec Maurice *the Rocket* Richard, quoique pas du tout avec Son Éminence Jean *le gros Bill* Béliveau, non plus qu'avec Bernie *Boom Boom* Geoffrion, faut pas charrier, trop bourratif. Car rien ne pourra jamais changer cette évidence que pour toujours vous demeurerez Jean-Paul *le frère Untel* Desbiens, le petit gars du Lac-Saint-Jean qui mit un jour jadis le Vatican K.-O.! Not bad, pour un bleu, faut dire! Trois hourras pour le frère Untel! Le peuple ne parcourra pourtant jamais au grand jamais le gros journal de son héros, juré craché! Je sais cependant, s'il en avait les moyens, qu'il s'y reconnaîtrait, dans cette certitude que les idées reçues sont sa malédiction. Si seulement il trouvait la force de dire et de redire: non, non et merde non!

Malraux l'a dit, je me souviens: *Le mythe est plus fort que la vérité*. La vérité qui choque. D'où que toute vérité ne soit pas bonne à dire.

Voilà donc les pensées que votre ouvrage a bousculées dans mon cœur de lecteur déchiré. J'ai voulu vous les dire en public. Pour qu'on sache, aussi, à propos de Céline, de Dubourg, et d'Untel. On ne sait jamais. Ça ne peut pas faire de tort.

Jean Forest

P. -S. De toute urgence, à lire sous peine de péché contre l'Esprit, tout de suite après *Ainsi donc...*

Bernard Dubourg, *L'invention de Jésus*, tomes I et II, Paris, Gallimard, coll. L'infini, 1987 et 1989.

GUY PERREAULT

Les grands brûlés

Triptyque, 2000, 172 p.

La plupart de ces récits se complaisent dans des ambiances assez sordides (enlèvements d'enfants, meurtres gratuits, etc.), pas toujours justifiées, mais néanmoins au service d'une thématique commune qui est la fuite du réel, provoquée par l'ennui et la perte de sens. Il faut néanmoins prendre conscience du fait que les comportements déviants des différents personnages dénotent une vision absolue et radicale qui n'accepte aucun compromis: «La condition humaine n'était-elle pas déjà une ruine?» (p. 57)

Il ne semble pas y avoir de prise de position officielle réelle de l'auteur. Les comportements des personnages constituent des conséquences qui renvoient elles-mêmes à des causes et dénoncent les contraintes et les injustices de la société. Ils veulent tout simplement expliquer, sans nécessairement les justifier, les actes des personnages.

La quête de l'absolu tend à s'exprimer surtout dans la thématique de l'amour. «Elle voulait vivre» raconte un pacte de suicide amoureux entre deux amants. La réalité du quotidien y apparaissant incompatible avec l'épanouissement de l'amour, la mort est une façon comme une autre de préserver à l'amour son côté absolu et éternel. Toutefois, l'homme, après avoir supprimé sa compagne, décide de rester en vie, ayant remis en cause sa relation qui ne correspondait plus à sa conception de l'amour. La fuite du réel semble reposer ici sur des valeurs hédonistes et individuelles qui sont à la base d'une vision d'absolu un peu tordue, laquelle se confond avec des rapports de pouvoir.

«La ballade des vaincus» est également axée sur le suicide (l'auteur a de la suite dans les idées). Notons toutefois que le dialogue entre les deux amants au téléphone est intéressant, voire amusant par moments. Ils ne vivent pas dans le même appartement et se querellent pour des raisons anodines, par exemple pour déterminer qui doit se déplacer pour rejoindre l'autre:

— Allô!!!

— Je t'ordonne de venir!!! Tout de suite!!! IMMÉDIATEMENT!!!

— Es-tu malade? Tu me donnes des ordres maintenant?

— Il est presque deux heures du matin. Amène-toi!

- Amène-toi toi-même!
- J'vais aller te chercher de force si y faut. Tu vas voir, j'suis équipée pour veiller tard!
- T'es folle!
- Tu perds rien pour attendre. Tu vas voir mon p'tit gars, ça va cogner dur!
- J'attends juste ça...
- Ça va faire mal! Tu me connais pas, toé, mon p'tit bonhomme. (p. 139)

Malheureusement, l'un des deux se suicidera, apparemment sans motif valable. D'une certaine façon, c'est la banalité du quotidien qui l'emporte sur l'amour de la vie.

«D'entre les morts», un récit assez court, est plus intérieur et plus intéressant. Il raconte l'histoire d'une vieille dame de 91 ans qui se sent déjà morte, écrasée par la vie et le quotidien, «morte de n'avoir pas su réinventer sa vie» (p. 163), et qui s'aliène devant la télévision. C'est le texte, à mon sens, qui résume le mieux le recueil par son côté métaphorique et sa quête de sens, davantage que les autres qui privilégient la violence et les comportements déviants qui, quoique intéressants, ne sont pas toujours au service de la thématique principale.

Dans l'ensemble, ce recueil a toutes les qualités pour susciter des questions pertinentes relativement au mal de vivre et à la difficulté d'assumer le quotidien. Toutefois, il s'attarde peut-être trop aux conséquences du mal de vivre (suicides, déviations, etc.) et en néglige les causes. Mais reconnaissons qu'il sait brasser la cage, ébranlant ainsi bien des certitudes!

Martin Thisdale